

LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1870-1871

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—
1871

Droits de propriété et de traduction réservés

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENTIE DU BENGAL.

PAR M. LOUIS ROUSSELET.

1861-1862. — TEXTE ET DERNIERS DÉTAILS.

VI

LES FÊTES ET LES CHASSES DU GUICOWAR.

Les combats d'éléphants, de rhinocéros, de buffles. — La lutte à coups de griffes. — Les astrologues peu complaisants. — La chasse aux antilopes. — La chasse aux sangliers. — La chasse au tigre. — La ménagerie du roi.

Vers la fin du mois de juin, les pluies nous laissèrent un peu de répit et le Guicowar en profita pour commencer la série de fêtes qu'il s'était promis de nous donner. Ce ne furent plus que chasses, joûtes et combats.

La cour des Guicowars est la seule de l'Inde qui ait conservé jusqu'à nos jours les anciennes coutumes du moyen âge dans leur splendeur primitive. L'appauvrissement de leurs États a obligé la plupart des autres rajahs de dépouiller d'une grande partie de leur luxe ces magnifiques cérémonies, et chez quelques-uns l'influence anglaise a fait introduire des usages européens qui s'allient mal avec le goût du pays.

Les luttes d'athlètes ou d'animaux sont de tous les divertissements ceux que le Guicowar préfère; il y dépense des sommes énormes. D'un caractère ardent et sanguinaire, il aime avec passion ces jeux palpitants et cruels dans lesquels la vie des hommes est toujours en danger. Il organise lui-même ces fêtes avec une générosité qui va jusqu'à l'extravagance. Ses parcs renferment un grand nombre d'éléphants, employés spécialement pour les combats, et une semaine se passe rarement sans un de ces spectacles. L'éléphant, qui est en général un animal d'une grande douceur, peut être amené par un système de nourriture excitante à un état extrême de rage, que les Indiens appellent *musth*; il devient alors furieux et attaque tout ce qui se présente à lui, hommes ou animaux. Les mâles seuls peuvent devenir *musth*; il faut les nourrir pendant trois mois de sucre et de beurre pour obtenir ce résultat.

Le Maharajah m'annonça un jour, avec un bonheur évident, que le lendemain aurait lieu un combat d'éléphants. Nous allâmes voir les deux animaux qu'on allait mettre aux prises et sur lesquels de nombreux paris étaient déjà engagés. Ces deux énormes bêtes, chargées de chaînes en fer d'un poids considérable, étaient enfermées chacune par une clôture épaisse. Une foule compacte se pressait tout autour, louant ou critiquant les qualités ou les défauts de chaque ani-

mal. Le roi allait et venait au milieu des courtisanes comme un simple particulier, gesticulant, criant et pariant avec les autres. Je fis aussi quelques paris avec le rajah, Bhao et plusieurs nobles, simplement pour suivre l'exemple général, car j'eusse été fort embarrassé de savoir pourquoi je donnais la préférence à l'un des éléphants plutôt qu'à l'autre.

Le lendemain, Haryhâdada, le grand veneur, vint nous chercher en voiture au Moutibâgh pour nous conduire à l'*âdghar*, ou arène des éléphants, située dans l'ancien palais des nababs du Guzarate, édifice d'une assez grande antiquité. Un beau portique conduit dans une vaste cour entourée de bâtiments en briques, avec revêtement de pierres sculptées, dont l'ensemble rappelle le style François I^{er}. Après avoir traversé des appartements sombres et abandonnés, nous entrâmes dans la loge du roi, où se trouvaient déjà réunis les principaux courtisans, assis sur des coussins autour du trône et des fauteuils préparés pour nous. L'arène, que nous dominions en entier, a la forme d'un vaste parallélogramme de trois cents mètres de long sur deux cents de large; elle est complètement entourée de murailles épaisses; un grand nombre de portes étroites permettent aux hommes d'entrer ou de sortir, sans que l'éléphant puisse les suivre. Le sommet des murs est garni d'estrades, qui sont livrées à la multitude, passionnée pour ces sortes de spectacles; les toits des maisons voisines, les arbres même sont couverts d'une foule bigarrée et bruyante comme à toutes les fêtes. Sur un tertre élevé, se groupent les éléphants femelles, qui semblent prendre grand plaisir à ce spectacle. Dans l'arène même sont les deux mâles, enchaînés chacun à l'une des extrémités; ils expriment leur fureur par des sons de trompe et enfoncent avec rage leurs défenses dans le sable. Par un curieux instinct, l'éléphant *musth* reconnaît toujours son *makout* ou cornac et s'en laisse approcher même dans cette circonstance. De gracieux jeunes gens, presque nus, se promènent par groupes; ce sont les *âtouarica'lohs*, qui remplissent ici le même rôle que les *toréadors* dans les combats de taureaux et que l'on ne permettrait d'appeler *éléphantadors*. Ils ne

1. Suite. — Voy. p. 209 et 225.

portent qu'un léger turban de couleur et un petit caleçon très-collant, qui ne doit offrir aucune prise à la trompe de l'éléphant. Les plus agiles ont pour seules armes une cravache en nerf de bœuf et un voile de soie rouge; d'autres sont munis de longues lances, et enfin un petit nombre portent une fusée placée au bout d'un bâton et une mèche allumée. Ces derniers ont la mission la plus grave; ils doivent se porter dans différents points de l'arène et accourir pour sauver l'éléphantador en danger. Ils se placent devant l'animal en furie et font éclater sur lui leur fusée; l'éléphant effrayé recule et l'on peut alors secourir le blessé. Mais il ne leur est permis d'user de ce moyen que lors d'un danger pressant; pour chaque méprise ils sont réprimandés, et s'ils laissent tuer l'éléphantador, ils sont punis sévèrement. Tous ces jeunes gens, généralement choisis parmi les plus beaux et les mieux faits, sont d'une agilité surprenante.

Quelques instants après nous, le Guicowar pénétra dans la loge et prit place entre le grand veneur et moi; le signal fut donné et l'arène évacuée pour le *kousti* (lutte). Les mahouts prennent place sur le cou de leurs éléphants; les chaînes sont enlevées et les deux animaux se trouvent en présence. Après un instant d'hésitation, ils marchent l'un vers l'autre, la trompe levée et rugissants. La rapidité de leur course va en augmentant et la rencontre a lieu au centre de l'arène. Leurs fronts se heurtent avec un bruit formidable et la violence du choc est telle que leurs pieds de devant perdent terre et qu'ils restent arc-boutés l'un contre l'autre. Chacun d'eux voit avec fureur le mahout de son adversaire et tâche de le saisir. La lutte s'engage, les trompes s'enlacent comme des bras, et les cornes ont quelquefois à se défendre avec leurs piques. Pendant quelques minutes, les éléphants restent front contre front, jusqu'à ce que l'un d'eux faiblisse et sente qu'il va être vaincu. Ce moment est critique, car l'animal sait bien que pour fuir il doit présenter le flanc à son ennemi, qui peut le percer de ses défenses ou le renverser. Aussi le vaincu, réunissant toutes ses forces, repousse d'un seul bond son adversaire et prend la fuite. Le combat est décidé, des clameurs éclatent de tous côtés et les assistants s'occupent plus de leurs paris que des éléphants.

Il s'agit alors d'emmener le vaincu et de laisser le champ libre au vainqueur. Des hommes arrivent portant de grandes pinces en fer dentelées et dont les manches très-longs sont réunis par un ressort. Ils lancent avec adresse une de ces pinces à un pied de derrière de l'animal; par l'effet du ressort, cette pince reste fixée, les longs manches s'engagent entre les jambes de l'animal et les dents entrant à chaque pas un peu plus dans la peau, l'éléphant s'arrête court. Immédiatement il est entouré, enchaîné, lié et conduit par une troupe d'hommes armés en dehors de l'arène. Le vainqueur y reste seul, son mahout en descend, la pince est retirée et le *sawari* commence.

C'est le second acte, c'est-à-dire le combat entre

l'éléphant et les hommes. L'hâhur est envahi par la brillante troupe des éléphantadors et des porte-fusées, qui accourent de tous côtés en criant. L'animal, ahuri par cette invasion subite, reste indécis, mais bientôt il reçoit un coup de cravache sur la trompe, des lances le piquent de toutes parts, et furieux il s'élance sur un des assaillants. Un autre passe devant lui en agitant son voile rouge; l'éléphant le poursuit, mais, continuellement taquiné, il change souvent de course et ne saisit personne. Après un quart d'heure d'efforts inutiles, il comprend enfin son erreur et, changeant de tactique, il attend. Alors un des moilleurs éléphantadors s'avance vers l'animal, lui donne un vigoureux coup de cravache, et bondit de côté au moment où la trompe va le saisir. Mais l'éléphant ne le quitte plus; cette fois il a choisi son ennemi et rien ne peut le lui faire abandonner; il ne reste plus au coureur qu'à gagner une des petites portes et à sortir de l'arène. L'animal, aveuglé par la furie, vient frapper la muraille, et se figurant tenir enfin son assaillant, piétine le sol avec rage.

Dans le premier combat auquel j'assistai, l'éléphant poursuivait avec acharnement un jeune homme très-bon coureur, et malgré les coups de lance qui l'assaillaient, ne le perdait pas un instant de vue. Éperdu, le fuyard voulut gagner une des issues, mais au moment où il l'atteignait, la trompe de l'animal le saisit au poignet; il fut enlevé en l'air et jeté avec force contre terre. Une minute de plus et l'énorme pied déjà levé lui écrasait le crâne, quand un des portes-fusées, se précipitant au-devant de l'éléphant, le couvrit de flammes; l'animal s'enfuit en rugissant.

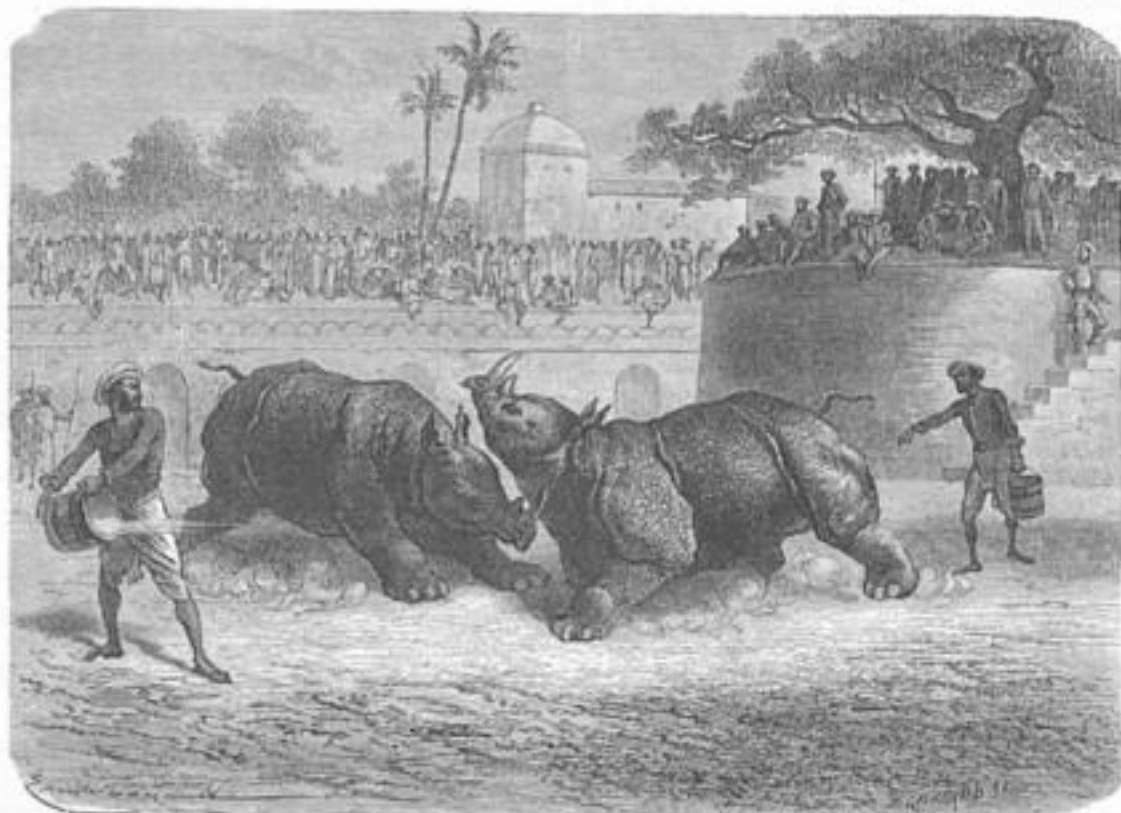
Enfin les trompettes sonnent et les éléphantadors disparaissent par les petites portes. L'éléphant ne comprend pas cette fuite soudaine et paraît s'attendre à quelque attaque imprévue. Une porte s'ouvre et un cavalier maharata entre dans l'arène, la lance au poing, monté sur un élégant cheval dont la queue est coupée très-court afin de ne pas donner de prise à l'éléphant. Celui-ci accourt avec fureur, en dressant la trompe, afin d'écraser l'être qu'il hait le plus. Il a en effet pour le cheval une aversion toute particulière, qu'il manifeste même dans ses moments de plus grande douceur.

Ce troisième acte du combat est le plus gracieux. Le cheval, admirablement dressé, ne bouge que sur l'ordre du cavalier, et celui-ci permet à l'éléphant de le toucher presque avec sa trompe, avant de bondir de quelques pas. Il attaque de sa lance l'énorme bête, tantôt en arrière, tantôt sur les flancs; il l'amène au paroxysme de la rage; mais en ce moment même l'éléphant manifeste son intelligence extraordinaire; feignant de ne plus s'occuper du cavalier, il se laisse approcher par derrière, et faisant volte-face avec une étonnante rapidité, il est sur le point de saisir le cheval, qui ne se sauve que par un bond désespéré. Enfin le combat est terminé, le cavalier s'éloigne. Les porteurs de pinces, accueillis par les huées de la foule,

entrent pour reprendre l'éléphant. Ces pauvres gens ont fort à faire, car l'animal les charge et ils ne l'arrêtent qu'avec difficulté. Le roi fait amener le porteur qui a sauvé la vie au pauvre sâtmariwallah et lui donne en récompense une pièce d'étoffe brochée et une bourse de cinq cents roupies.

Un autre genre de combat, quoique moins beau et moins grandiose, ne manque pourtant pas d'originalité : c'est celui des rhinocéros. On a enchaîné à des extrémités opposées de l'arène les deux animaux qui doivent combattre. L'un d'eux est peint en noir et l'autre en rouge, afin qu'on puisse toujours les reconnaître. A notre arrivée, les deux vilains animaux sont

mis en liberté et parcourent la place d'un trot disgracieux et en poussant des rugissements. Leur vue paraît être très-mauvaise, car ils se croisent plusieurs fois sans s'arrêter; enfin ils se rencontrent et s'attaquent avec rage. Corne contre corne, ils font des séries de tierces, de quarts, de feintes, absolument comme avec une épée, jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à passer sa corne sous la tête de son ennemi. C'est du reste là leur seul point vulnérable; aussi celui qui se trouve dans cette mauvaise position tourne-t-il subitement la tête de manière à ce que la pointe repose sur l'os de sa mâchoire au lieu de lui traverser la gorge. Ils restent ainsi immobiles quelques minutes, puis se



Combat de rhinocéros, à Baroda. — Dessin de Émile Dupré, d'après un croquis de M. L. Bouschet.

séparent, et l'un d'eux prend la fuite. Pendant une heure, ils combattent à plusieurs reprises avec une fureur croissante; leurs cornes se heurtent avec bruit, leurs énormes lèvres sont couvertes d'écume et leur front est ensanglanté. Des valets les entourent et leur jettent des baquets d'eau pour les rafraîchir et leur permettre de soutenir la lutte. Le Guicowar ordonne enfin de faire cesser le combat; une fusée les sépare, puis ils sont attachés, lavés et emmenés.

Dans les combats d'animaux, les buffles aussi montrent une fureur terrible. Leurs cornes énormes sont une arme redoutable que redoute le tigre lui-même, et leur agilité les rend bien plus dangereux que l'élé-

phant. Mais la plus bizarre de toutes les luttes est celle que je vis une fois dans l'hâghur de Baroda entre un âne et une hyène, et qui le croirait! c'est à l'âne que resta la victoire. La vue de l'hyène l'avait rendu tellement furieux, qu'il l'attaqua aussitôt et l'eut promptement mise hors de combat par ses ruades et ses coups de dents. Couvert de guirlandes et de fleurs, il fut emmené au milieu des braves de la foule.

La passion du Guicowar ne se borne pas à faire combattre tous les animaux que l'on peut dresser pour ces sortes de jeux, il entretient encore à sa cour une véritable armée d'athlètes, célèbres dans l'Inde entière. Il se glorifie du reste d'être lui-même un pehl-

môan ou luttteur et se livre journellement à ces exercices. Chaque matin, après avoir fait ses ablutions, il se rend sur la terrasse du palais et lutte avec un de ses pehlwhans. Amateur consommé, il est très-jaloux de son talent, et serait certainement furieux si le luttteur laissait voir la moindre condescendance dans le jeu; celui-ci est donc obligé de se battre franchement avec le roi et cependant de finir en bon courtisan par lui laisser la victoire. Ces luttteurs sont recrutés dans toutes les provinces de l'Inde, mais ils viennent principalement du Pandjâb et du pays de Travancore. Elevés dès leur enfance dans cette profession, ils atteignent un développement de muscles extraordinaire. Leur nourriture, leur mode de vie et leur habitation sont réglés par le roi lui-même, qui les soigne un peu comme ses buffles et ses éléphants de combat.

Les premiers combats devaient avoir lieu le 19 juillet et nous nous rendîmes à l'hâghur pour y assister. Le rajah et ses courtisans étaient déjà arrivés et s'étaient rangés sur des chaises autour d'une arène couverte de sable. On n'attendait plus que nous, et à peine fûmes-nous assis, que deux hommes presque nus, taillés en Hercules, vinrent saluer le roi. S'étant placés au centre du cercle, ils se donnèrent une accolade fraternelle et s'enlacent. La règle de la lutte est que l'un des combattants renverse son adversaire sur le dos ou bien l'oblige à se déclarer vaincu. Quand l'un d'eux tient l'autre accroupi sous lui et ne peut réussir cependant à le renverser, il lui tord le poignet et essaye de le lui rompre; celui-ci demande alors grâce; mais l'ardeur qu'ils apportent à ces jeux est telle, que souvent ils préfèrent supporter la douleur que de s'avouer vaincus, et il faut interrompre la lutte sans résultat.

Un spectacle bien plus terrible, et qui ne se voit plus aujourd'hui qu'à Baroda, est le *nucki kakouzi* (lutte à coups de griffes). Là les combattants, entièrement nus, parés de couronnes et de guirlandes, se déchirent avec des griffes. Ces armes étaient autrefois en acier, et rendaient certaine la mort de l'un des luttteurs; on les a supprimées comme trop cruelles. Celles qu'on emploie aujourd'hui sont en corne et attachées sur le poing fermé avec des lanières. Les luttteurs, enivrés de *béng* (opium liquide, mêlé d'une infusion de chanvre), se ruent les uns sur les autres en chantant; leur figure et leur tête sont bientôt ensanglantées, et leur fureur ne connaît plus de bornes. Le roi, les yeux hagards et les veines du cou gonflées, contemple ce spectacle avec une telle passion, qu'il ne peut plus rester immobile et imite du geste les actions des luttteurs. L'arène se couvre de sang, le vaincu est emmené quelquefois mourant, et le vainqueur, la peau du front pendant en lambeaux, vient se prosterner devant le roi, qui lui passe au cou un collier de perles fines et le couvre d'habits précieux. Un épisode surtout me dégoûta tellement, que, sans me soucier de l'effet que mon départ pouvait produire sur le Guicowar, je me retirai. L'un des luttteurs, que le *hâng* n'avait qu'à demi enivré, fit mine de vouloir fuir aux premiers

coups qui lui furent portés; son adversaire le renversa et ils vinrent rouler ensemble à nos pieds. Le vainqueur, voyant le malheureux demander grâce, se tourna vers le roi pour savoir s'il devait le laisser se relever; mais celui-ci, tout à la passion du spectacle, s'écria : *Maro ! maro !* (frappe ! frappe !) et le crâne de l'infortuné fut impitoyablement déchiré; quand on l'emporta, il avait perdu connaissance. Ce jour-là, le rajah distribua parmi les vainqueurs une valeur de colliers et d'argent de plus de cent mille francs.

Le Guicowar est fort superstitieux. Pendant plusieurs jours nous ne pûmes commencer nos chasses, parce que les astrologues n'avaient pas trouvé un jour propice. Tous les matins, les vénérables pandits, chaussant leurs lunettes, se rangeaient en cercle et faisaient semblant de consulter des tables de cuivre couvertes de signes cabalistiques. Au bout d'une heure, l'un d'eux arrivait vers nous en brulant la tête et annonçait au roi d'un air mélancolique que les augures n'étaient pas favorables. Ils agissaient ainsi dans une intention que je ne pouvais comprendre, et la plaisanterie me semblait poussée un peu loin. Heureusement le rajah se montra tellement contrarié, et manifesta un désir si vif de suivre mon conseil, et de laisser là les astrologues et leur grimoire, que la permission nous fut donnée le lendemain.

Dès le matin du jour fixé, les éléphants avec leurs *haodahs* de chasse étaient rassemblés devant le palais; des cavaliers allaient et venaient, portant les ordres aux villages où nous devions aller, et la foule des valets de toute sorte se démenait d'une manière bruyante. Le roi monta seul sur un éléphant; j'en occupai un avec Bhao Sahib, et Schaumburg un autre avec Harrybâdada. Nous formions un cortège des plus gais; des palanquins nous accompagnaient, portant les fusils et les provisions de bouche. Le roi, heureux de reprendre un de ses exercices favoris, riait aux éclats des quolibets et des saillies que les bouffons, perchés sur un éléphant, lançaient à la foule.

Nous étions au 22 juillet : l'air était chargé d'une légère vapeur qui donnait au feuillage des arbres et à la verdure des champs une grande vivacité; le ciel, légèrement couvert, présageait une admirable journée de chasse. La saison des pluies n'a pas ici la même violence que dans le sud, et à l'exception de juin et d'octobre, qui sont très-pluvieux, les mois intermédiaires sont comme l'été d'Europe. Toutefois, au sortir du village de Binagaum, nous trouvâmes le terrain tellement détrempé par les derniers orages, que les éléphants enfonçaient de plusieurs pieds, et il fallut les abandonner. Nous prîmes des chevaux et fîmes ainsi une ou deux lieues jusqu'à une *nallak* (ravine) fortement encaissée. Le passage occasionna un peu de confusion dans la troupe et nous prit plus d'une heure. De l'autre côté, nouveau désappointement : les chevaux s'enfonçaient jusqu'au poitrail dans le sol ramolli, et leurs efforts pour se dégager, joints à la panique qui s'emparait d'eux, jetèrent un désordre com-

plet parmi nous. Plusieurs cavaliers furent renversés. Sur ces entrefaites, une pluie fine commença à tomber. Le Guicowar était au désespoir; si les astrologues nous avaient vus dans cette piteuse position, ils auraient certes bien ri. Il ne fallait plus songer à chasser, mais bien à rentrer de la meilleure manière possible; le signal fut donné, et chacun s'évertua à regagner le terrain solide.

Pour compenser cette journée, le grand veneur reçut l'ordre d'organiser une grande chasse aux antilopes, dans les réserves d'Étola, près d'une station de chemin de fer. Avant notre départ, Harrybada répondit sur sa tête que la mésaventure de Binagaum ne se renouvelerait pas et que nous trouverions les terrains en bon état. Tout fut préparé soigneusement, et un train spécial ayant été mis à la disposition du roi, nous montions, le 2 septembre, dans le wagon royal, offert au Guicowar par la Compagnie du chemin de fer. C'est un salon d'une richesse et d'une élégance inouïes, tendu de brocard et meublé à l'asiatique; au centre est un trône destiné au roi, mais que celui-ci n'occupe jamais. Le Guicowar ne manifeste qu'une confiance limitée dans les inventions européennes; quand il utilise le chemin de fer, il fait monter son favori, Bhao Sahib, sur la locomotive, se figurant par là mettre sa personne à l'abri de tout accident. Il a peut-être un peu raison, car il suffirait d'un mécanicien gagné par des conspirateurs pour envoyer le roi et sa cour dans un autre monde; dans ce pays tous les moyens sont bons pour se débarrasser d'un ennemi.

Nous arrivons sans encombre à la station d'Étola, où sont réunis les gens de l'escorte et nos chevaux. Aucun de nous n'est muni de fusils. Ce sont deux jolies panthères qui vont chasser pour nous. Chaque animal, couché dans un palanquin porté par quatre hommes, est attaché par une chaîne, et les yeux couverts d'un petit capuchon de cuir, reste parfaitement tranquille au milieu du tumulte qui se fait autour de lui. Les chasseurs, ou plutôt les spectateurs de la chasse, sont en grand nombre; on les divise en deux troupes: l'une dirigée par le roi, l'autre par Bhao. Schaumburg et moi, nous faisons partie de celle du roi, et nous sommes bientôt à cheval à ses côtés; des cavaliers scindiens, des Maharates et des musulmans forment une suite pittoresque. Nous marchons en troupe serrée, entourant la panthère portée dans son palanquin; de tous côtés apparaissent des troupes d'antilopes qui nous regardent avec curiosité ou prennent la fuite. Toute la tactique de cette chasse consiste à s'approcher par diverses évolutions d'un troupeau, en se tenant toujours sous le vent, car autrement les bœufs flairent rapidement la panthère. Les cavaliers eux-mêmes n'inspirent que peu de défiance à ces animaux qui sont habitués à voir journellement du monde dans les champs et qui n'ont jamais entendu un coup de fusil. Quand le roi juge la distance convenable, la troupe s'arrête; la *tehta* (panthère) est descendue du palanquin et l'on retire le ca-

puchon qui lui couvre les yeux. Elle reste un instant immobile, puis se dirige en rampant vers le troupeau; elle s'approche ainsi jusqu'à ce que les antilopes l'aperçoivent et prennent la fuite. Les chasseurs suivent au galop pour assister à la capture et à l'agonie de l'antilope. La panthère tient sa proie entre ses griffes et plonge ses dents dans le cou de l'animal; un valet s'approche, lui remet le capuchon sur les yeux et l'arrache avec quelque difficulté à son festin. Pour la récompenser, on lui donne à boire une écuelle du sang de l'antilope, puis on la replace dans son palanquin, et la chasse continue. Le plus curieux, c'est que la panthère ne s'attaque jamais aux bœufs ou aux faons, mais saisit toujours un bœuf, même s'il ne s'en trouve qu'un seul dans le troupeau. Après plusieurs captures, la *tehta* se fatigue, et alors la chasse devient plus intéressante, car il arrive souvent que le *black buck* attaqué se défend bravement de ses cornes et réussit à s'échapper. L'antilope mâle est un magnifique animal; il a les cornes droites et longues parfois de quatre pieds. Il se distingue des bœufs par une bande noire sur le dos, qui gagne de plus en plus avec l'âge et arrive chez les plus vieux jusqu'au ventre, où le pelage est toujours d'une blancheur éclatante.

Le soir venu, nous avions capturé quinze superbes bœufs; le roi donna le signal de la retraite et partit au galop. Arrivés au rendez-vous, nous y trouvâmes la troupe dirigée par Bhao, qui, moins heureuse, n'avait rapporté que neuf antilopes. Des tentes étaient dressées dans une belle clairière entourée de grands arbres, et un magnifique dîner nous attendait. Le coup d'œil était des plus animés: les domestiques de la cour passaient chargés de grands plateaux; les valets dépeçaient le gibier et le chargeaient sur des chameaux; des éléphants arrivaient de Baroda avec les porteurs de torches qui devaient nous reconduire; les derniers rayons du soleil donnaient tout ce spectacle et illuminaient ces groupes de courtisanes, de soldats et de chevaux. Après le dîner, la cavalcade se forma; nous montâmes sur les éléphants, et notre entrée à Baroda se fit à la lueur des torches et au son du tam-tam et du hautbois.

Pendant plusieurs jours nous continuâmes ces chasses. Dans l'une d'elles, les veneurs, au lieu d'être à cheval, se placèrent sur des chars maharates traînés par des bœufs. Ce sont de très-petites voitures à deux roues, très-légères et se renversant au moindre choc: il est facile de comprendre l'effet qu'elles produisent quand on les lance sur un terrain inégal et couvert de broussailles. Les petits bœufs qui les traînent sont très-bons coureurs, et la vue des panthères les excite beaucoup. Les chutes sont fréquentes, mais heureusement peu dangereuses, et ne font qu'exciter l'hilarité; les cabots sont ce qu'il y a de plus désagréable, car le char est entièrement en osier et manque de ressorts.

Un des sports les plus intéressants est la chasse à courre au sanglier, que les Anglais désignent sous le nom de *pig-sticking*. Les terrains aux environs de la-